

ne pas

Maryvonne Coat

il y a

il y a la lande, dense épaisse - il y a des chemins qui la traversent -
je les cherche, m'enfonce dans la lande qui me griffe me mord
m'efface - marche avance marche encore avance dans la lande qui
ne veut pas

il y a des vagues de vents déchirés, des bruyères-ajoncs-genêts
resserrés – disséminés, points jaunes, grains de lumière - poings
fermés de la lande

je lutte pour tenir debout face au vent – mon corps pourrait
disparaître, pétrifié - dans la tourbe qui momifie le vivant - je
cherche mon chemin - dans la lande - je me perds

où va le chant du corps qui tombe dans la mort

des voix patientent de l'autre côté

au cœur des tourbières

les gwerz magnétiques filent leurs toiles

la tourbe écrit le silence avec une langue en lambeaux - la lande fait
rempart, ferme les chemins blancs - attend que je prononce un mot,
que mes mains ligotées délivrent les chants

un cri silencieux me déchire de part en part - ce n'est pas le mien -
ne sais ce qu'il veut me dire - me traverse sa trace informe
monstrueuse - écrit qu'il ne peut pas

une tourbière est une zone humide
où se sont accumulées
des matières organiques d'origine végétale
mortes
peu ou pas décomposées
c'est ainsi c'est écrit
avancer vers la tourbière
ne va pas
de soi

d'abord les pluies, les pluies sont toujours plurielles sur la peau
d'une terre - sont noires traverses vers le monde d'en deçà, peuplé
de bouches - sous l'épaisse peau des langues asséchées s'enfonce
une eau perpétuelle

ici la terre mange le ciel, la mémoire saturée du ciel - ici je ne sais
plus rien, le chemin a sombré dans l'oubli

sous un ciel gris, le jaune de l'ajonc, ma robe blanche suspendue -
les pépites dorées absorbent la lumière au revers d'une noce
pétrifiée

ajonc, litière, bouquet de vie, la trace d'un sentier, à peine

mes mains s'écorchent aux épines, aux ronces

la lande se ramasse sur elle-même

sur le vieux papier tissé que mes mains déplient, le mot ajonnière,
écrit par mon grand-père – se dire cultivateur - avec fierté – cultiver
ses parcelles, rebelles pourtant à toute trace

le chemin se perd

les mots pêle-mêle tombent

se séparent du père de la mère du père de la mère

se coupent en deux

ce qui n'entre pas en terre

ne s'avale pas

pénétrer la lande devenue langue - dans ma bouche il y a - la langue
d'une lande dense épaisse - une langue dans ma bouche tourne
contourne se retourne

j'apprends la lande - le goût sur ma langue des mots de la lande - la
bruyère cendrée, l'osmonde royale, la bruyère cillée, la callune, la
fougère aigle, les perles-pièges de la rossolis

je marche de la lande vers la tourbière

il y a

du bois pour fabriquer mon nom

une mémoire

une forêt disparue

des arbres dans le lointain du temps

il y a ce qui résiste de la langue qu'il ne faut pas donner à la bouche
de l'enfant - à ma langue qui bouge dans ma bouche qui attend,
pleure - langue suspendue au silence, langue cachée-camouflée-
cousue-crochetée de honte – il y a – ce qui compose son indicible
temps éternisé

les grandes fractures de la terre

au plus profond

le schiste

l'ardoise

le quartzite

l'œil affamé de lumière

mes pieds légers tout au dessus

la lame de fauche

car il faut nourrir les bêtes ici appelées bestioles non pas petites
mais attendrissantes attachantes

car il faut les sauver du feu qui prend la lande

le bleu honteux sur la langue ardoise de mon père - langue
empêchée moquée inutile - langue punitions - pas dire

alors - langue morte née morte

alors - langue des grands secrets - se garder d'apprendre la langue
qui garde les secrets, apprendre à ne pas

ne pas

comprendre que ne pas

ne pas comprendre que ne pas parler en cette langue là

parle de ça

du goût familier de la langue étrange dans nos bouches - langue
avalée, disparue au fond du fond de l'oubli, enfoncée loin en terre
inutile - enterrée - terrifiée

il y a la danse

de ma langue avec la lande

tout ce qui s'emmêle

les épines, les couleurs - j'écoute les voix oubliées - les paroles
muettes - je vois leurs champs labourés au loin sur les terres
chaudes - toutes les intonations de leurs courbes - le manège des
sillons silencieux

la langue égarée dans la lande

me perd de vue

dans la brume, les cils effilochés de la bruyère

je l'emmène de force dans la lande, la langue qu'on ne m'a pas
donnée - la perdre ici, la retrouver - j'apprends le nom de la bruyère
cillée, le frisson de la callune

la molinie est bleue d'avoir désiré l'eau du ciel

pousse droit vers l'océan ici suspendu

guette depuis sa tour patiemment élevée

langue étrange, erre ici - étrange à moi-même, inconnue insensée
dans ma bouche, tourne - langue-moi - m'étrangle - langue
intérieure, jour-nuit, aspirée momifiée - terre eau baisent mille
feuilles mortes

il y a cela qui parle

tout autour

l'eau de la langue glisse sur nos corps

n'atteint jamais nos bouches, ne nous désaltère pas, déchire nos
corps - antre dans la langue - commune racine, sacrifiée - entre vie
et mort - entrelacées

il y a le granit usé poreux effrité - des mots coincés dans les
anfractuosités rocheuses - je me souviens je me rappelle - que je ne
me rappelle plus - sous le venir, une langue patiente, malgré le feu,
se fait lande - fait silence la langue sidérée errante désirée

mes mains s'enfoncent profond dans les tourbières

je cherche la langue morte pas morte

il y a des trous bleus dans la montagne - ce qu'il faut d'abandon
pour que l'ailleurs séduise - de solitudes pour l'osmonde royale - les
flaques sont portes ouvertes vers où le ciel mis à terre, sèche ses
larmes

la lande est une peau

la peine avec laquelle chaque pas m'enfonce dans la langue-lande -
ses griffures sur ma peau tracent une autre carte - je ne suis pas
plus avancée - quel mot pour dire l'espace mouvant absent sans
forme, en apparence inerte hostile fermé - le tissu d'une terre
froissée - le granit rebelle aux pieds trempés - les arêtes déchirées
du temps – une montagne en poussière - mes chaussures étanches
auront tenu une heure

je me liquéfie

les landes conduisent chaque paillette de pluie jusqu'au sol

ses fibres absorbent ce qui survit sans bruit

c'est la seule manière d'entrer

ici

le vent ne s'arrête pas

parfois hésite et se déchaîne

les dernières crêtes disparaîtront un jour

apprendre à ne pas apprendre une langue - peut-on désapprendre -
apprendre n'est pas la question - n'était pas la question - ne pas
apprendre n'était pas l'intention - c'était là, déjà là, la langue-lande,
ce que l'on ne cultive plus

ne pas

toujours garder

l'inutile sans nom patiente dans un coin

je passe et je repasse par ce chemin, par la langue apprise - celle-ci
- par ses maladresses - pour saisir l'absence de l'autre

au bord de la fontaine il est dit que la poésie creuse - sans doute
puisqu'elle le dit du fond d'elle-même, de sa fontaine folle, depuis
l'eau qui s'écoule sans rien demander à personne - vient du creux
des choses invisibles qui nouent le vide et son contraire - essorent
tout ce qui a été bu en elle

hurle peut-être lui dit l'autre - hurle sûrement en silence - personne
ne ramasse les hurlements silencieux, invisibles

pourrissent seuls, nourrissent le sol qui les absorbe et les digère

errer longtemps, pieds et mains attachés, bouche cousue, tempes
écrasées - sur des sentiers sans bords – sur l'herbe déroutante - tu
seras sans douleurs

les mots totalement effacés ne diront plus rien

ne t'arracheront plus la langue, les bras et les jambes

auront été expulsés de la langue qui s'en ira nue

de caverne en caverne

de roche en roche

nulle part

n'es tu pas

ailleurs

il est un lieu qui me parle du silence de ma langue

une lande bouche cousue sur ces pierres

il y a L.

il y a un long trait rouge

un saignement

dans la lande le feu

a pris

tout à coup

la beauté du long trait rouge de la nuit fendue en deux, terrifiante
beauté - dans l'obstination du feu, la plus vive des blessures

maintenant

il y a le silence de la lande morte - le silence noir immobile de la
terre brûlée

le feu fait silence - n'est éteint qu'en apparence - renaît là où il veut
- s'est enfoui dans la terre – la langue dit qu'il couve

la langue a des mots que la lande n'a plus

lande morte – réduite à ne plus être

L. ma langue – est celle qui ne me

ne me donne pas naissance

ne me donne pas les mots - m'expulse

L. occupe l'absence de tout son être

je marche prudemment - par endroits la fumée s'échappe du sol
brûlant - des braises crépitent

l'horizon consume son propre corps – pénètre le feu de la colère –
assèche ses morts plurielles

ne pas

brûle aussi – brûle son impatience – *ne pas* ne sait pas fuir

à la verticale de mon corps que la lande abandonne – un trait tiré –
le silence barre la bouche, d'un tracé invisible

muette est la danse qui chante mon corps – mon corps sans ailes

ne pas fabrique un exil immobile

je cherche le passage sur la terre noire et blanche – sur la peau
craquelée qui crépite – je cherche l'issue pour que

le magma brûlant refasse surface

le vertige de l'horizon tire un trait

tire un trait sur

l'absence des mots

car il faut les sauver du feu qui prend dans la lande

les étendues indicibles qui écartent mes bras – les refuges dans
l'infiniment petit - l'insu de l'ordinaire – les fragments errants – en
moi – une langue perdue, L.

le feu est entré dans la terre – les ailes cendrées de l'épervier des
landes, au ras du sol – son nid a disparu

il y a des mots qui tombent d'eux-mêmes – entrent en terre – se
tassent sous mes pieds qui frappent le sol – ont appris cela –
frapper le sol, la terre, la pierre, le bois – ont appris la cadence –
mes pieds brûlent d'impatience - envoient valser

les grands secrets

retenus dans les buissons calcinés

L. n'est pas mienne

celle que l'on m'a arrachée – arrachement feutré – indolore – me
laisse un goût amer – étrangement familier – goût ardoise - qu'il
faut tailler

il y a deux langues – peut-être

horizontale et verticale – lande et tourbière – eau et feu – éprises

dont se défaire est tâche impossible

se défaire du nœud des deux

l'aimer ainsi dans l'espace vide qui m'habite – l'écouter me dire ce
que je ne comprends pas - L. blessée se déleste

à prendre, saisir, attraper – ne se laisse pas faire, farouche – me
glisse entre les doigts – surgit parfois dans la nuit d'un mot – un
mot que ma bouche goûte

L. les a abandonnés

mots de l'intérieur du corps muet muselé

il sait

tremper en eux

son cri aveugle

L. est là

a toujours été - déjà là

méconnue invisible oubliée oublieuse

tapie attendant on ne sait jamais

si le feu reprend vie

elle repousse en premier - ici - s'accapare le peu de nourriture,
distille dans le sol le poison qui empêche - les autres de pousser –
elle, la molinie

je crois engranger les mots mais ils me quittent – parfois me
dévorent – me laissent en lambeaux

son silence - L. ne veut pas qu'on y touche – ne veut pas que l'autre
– apprise - la couvre de mots – ne veut pour mes oreilles que le son
inconnu - intime

une langue peut-elle faire vœu de silence

l'une dévore l'autre – la langue qui sait parler a mangé sa moitié –
la langue qui sait parler est bancale – s'est amputée toute seule

L. avale sa langue

sa chair ses aspérités ses vibrations importées

malgré le feu

avoir pensé que la langue est un corps en soi – et alors quel est le
corps de la langue – et où est-elle - la langue de ce corps

en symbiose bruyères-callunes-ajoncs-genêts

puisque tout repousse après le feu - la linaigrette, coton des
marais enfonce sa très longue racine au plus profond de la tourbe
– y cherche sa pitance

il me faut garder la langue - étrange étrangère – ne pas – la déranger
de son silence – peuplé, nourrissant

car on ne dérange pas une tourbière – on ne dissèque pas une
lande

il n'y a rien à traduire – non pas signifier – non pas assigner

mais là est L.

une lettre majuscule et un point – une lettre seule – un point c'est
tout – majuscule et ponctuation absentes des carnets caduques
perçants

à l'endroit du point est logé le chagrin – là où tout s'arrête – au
point de butée

L. au point de disparaître – définitivement

ses fantômes habitent parfois la langue qui parle – peu à peu la
désertent

devenue minuscule dans le silence obstiné d'une majuscule – seule
rescapée

L. est un coin retranché – une ligne horizontale – une autre verticale
– interrompues - sans courbes ni questions – ni point
d'interrogation

en L. est l'abri qu'L. habite

en L. le feu

la lande

écrire est une tourbière en deçà de son horizontale et de sa verticale

tout se fige rien ne meurt – pas même le feu

ne pas – oublier – que ne pas – parler – donne à écrire – des mots
minuscules

L. babille

cherche les berceuses - les chants premiers

la toile des mots tissés

il y a celles et ceux qui la parlent sans savoir – savoir l'écrire – miroir
illettré – ne pas savoir écrire l'inutile

parler à qui – avec qui – morts sont ceux et celles par qui L. faisait
racine - morts il sont – L. le dit malgré moi avec la langue qui sait
parler – avec celle qui voudrait désapprendre les secrets – celle qui
a liquéfié les questions

où est L. – est le corps de ma langue qui sait parler

une tourbière vers laquelle marcher – dans laquelle mes pieds
s'enfoncent pour

être et l'être trois fois – ce qui d'L. m'échappe

pour dire qui je suis – où je suis – ce que je suis

je soulève le voile du sens interdit – les possibles pluriels

le feu ne sait plus

ne sait pas

ne pas

brûler

il y a L. puisque ne pas

puisque ne pas parler la langue amène à mes pieds la lande – je les
lève haut - genoux cuisses coudes mains

le sol détrempé, spongieux aspire mes jambes
se referme autour d'elles - voudrait les absorber

j'avance avec effort - à chaque pas
mes pieds un temps me quittent

la lande entremêlée de pluies tisse au paysage une couverture –
carapace au ras du sol – tête enfoncée, épaules voûtées – le vent au
ventre – courber l'échine

les ardoises hésitent entre bleu et noir

j'avance vers la tourbière, les gwerz pétrifiées, couvertes de lichens
– L. se faufile – n'a plus rien à dire ici

triste je suis

il y a

cet écrit impossible qui ne parvient à trouver forme
ni nom, ni contenance, ni rien qui le fasse tenir

il y a tout cela

écrit malgré tout, désordonné, émietté

il y a ce paysage de landes indéchiffrables

au sein duquel tout s'emmêle et se confond

c'est ainsi – c'est écrit maintenant - ma langue est une lande qui
garde le silence – accroché aux épines de l'ajonc – étincelant au
cœur des brins de rossolis

elle couvre un sol pauvre, une peau à vif

puisqu'elle ne veut prendre aucune forme - qu'elle me laisse errante
sur la page - je ne cherche plus

je ne cherche plus la forme qu'elle ne veut prendre - échappée sans
cesse, insaisissable de toutes façons

ma langue n'est pas mienne, elle est : la langue

elle m'habite sans exister

elle est là pourtant - dans son silence insistant – qui m'est un
reproche – parfois

dans ma langue est le silence - ou bien peut-être - dans le silence
est ma langue - les deux dansent ensemble - se cherchent se ligotent
se déchirent

traverser son silence

à L.

lire ses mots à elle - ses mots bien réels – leur mélodie mutante –
lire sur les lèvres qui chantent – lire avec mes pas en cadence

je cours

d'un bout à l'autre de la phrase

elle tient rarement toute seule

je ne sais pas la traduire - pourtant elle me retient – debout –

je ne sais pas – ce qu'elle veut – me dire

les mots se détachent les uns des autres – dans quel sens vont-ils

je sais seulement que – mon pied se pose sur la langue-tourbière –
tout au fond, fugace est le pas renversé

il y a

la langue qui ne dit pas qu'elle est - une langue - ne dit rien

avec la honte de la parler

devenue honte de ne pas la parler

avec la honte marchent le mépris le dédain la raillerie - avancent
de front – avec douleur – le mot avec – dit ce qui s'accroche
obstinément – avec la lande – avec ce qui en L. s'est perdu – brûlé
vif, germe de nouveau

on dit parler la langue - savoir la parler

on me demande - non je ne la parle pas – je voudrais

parler avec elle

avec

l'absente qui ne dit rien

lui parler en quelle langue

je me demande

je lui parle - avec la langue qui parle – celle qui l’a réduite

au silence

du silence avalé

L. me répond

je défais les mots - je les déplace en tous sens - qu’ils puissent ne rien dire, ne rien vouloir - dire me fascine me parle

L. est plusieurs – celle qui silence celle qui parle

il y a des couloirs - dans les couloirs de ma langue plurielle, je me perds - j’ai beau l’apprendre, son silence résiste - le silence de ses racines poussé à bout

il y aura toujours un endroit où je ne la parlerai pas – où ne pas parler me retrouve

elle est - intérieure bancale singulière taiseuse

ici et là – envers et endroit

L. serrée au fond des valises migrantes résistantes

de là-bas je ne suis jamais partie – il n’y a pas eu de départ - chaque fois pourtant je reviens

puisque *ne pas* me résiste

là entre ardoise et tuffeau L. devient étrangère – être par ici – ce
n'est pas – pour rien

attend-elle mon irrespect – désirer dire et ne pas – au même
moment

ne pas écrire – au lieu de cela – rester informé – dans le silence qui
précède la parole – n'est pas même né

baume et brume sur la lande

sous l'allée couverte, la couleuvre cache son collier - sur le qui-vive,
le loup et le courlis cendré – patientent – attendent de faire retour

les mots donnent naissance à ce qui sait – se taire

c'est ailleurs qu'elle veut bien dire – ailleurs ici loin de la lande –
avec le tracé du fleuve – se déraciner pour se relier là-bas

un ciel se pose - sur les racines d'une montagne mise à nu

avec les vagues figées d'un océan sédimenté

émergent les crêtes d'un autre temps

dans la langue qui parle, L. écrit – écrit *ne pas* – enferme les non-
dits – désordonne les mots – fait mouvement de son corps
contorsionné

se tiennent debout, fantômes - ceux qui ne parlent plus maintenant
– sous mes yeux les portraits de leur vivant – y a-t-il un négatif pour
L.

son envers est dans la langue qui parle – dans ses butées – ses
boiteries – la langue qui parle a écrit perle – fait mémoire de ses
erreurs

langue qui perle

perd et pleure – tout à la fois

laisse s'écouler ce qui ne peut être dit

les mots doivent ils se séparer les uns des autres – se fondre les uns
dans les autres – se regarder – se faire face

L. veut bien faire silence – maintenant

faire matière de son silence

emprunter la langue qui parle pour écrire

il y a ici et là – les voix voyageuses aux chants vibrants

écrire est le tracé des crêtes alignées dans le sommeil du texte – les
gwerz dépliées sortent de l'ombre - à portée de mains

les gwerz muettes ne sont plus sourdes - tremblent au gré du vent
- s'effilochent aux piquants acérés des ajoncs

j'avance vers la tourbière où L. patiente – je viens prononcer les
noms qui me traversent

les sphaignes retiennent leurs larmes – le lichen fait peau neuve –
fait écriture sur les pierres

sous l'eau la toile tissée de l'araignée

en L. saisir ce qui ne se dit pas – puisque se dit - dans la langue qui
parle – ce qui la dépayse – ailleurs – partout – son singulier pluriel

le feu est mort – la lande secrète son infinie patience

les cendres de ma langue brulée fertilisent la terre pauvre

je marche sur l'herbe d'oubli – je retrouve mon chemin

une mousse entortillée rampante phosphorescente éclaire la nuit

oublier l'oubli – que l'ombre prenne parole – s'y réfugie – autour
du feu ravivé les voix frissonnent – font pansement, les fibres
blanches, légères - profondément enracinées - sur ma bouche, à
mes pieds blessés, le coton des mousses tissées

trois bruyères - trois langues – trois chemins creux

L. en sa demeure silencieuse – celle-ci qui parle en trébuchant –
l'autre que lentement j'apprends

j'ai volé l'ajonc – mon visage est dans la lune –

je vois les sphaignes essorer le flot des mots

un jour de pluies

réveillés d'un long sommeil ils viennent s'écrire sur la page - un jour
d'écritures à coat malguen - des mots s'infiltrèrent – viennent dire le
temps - pourraient pourtant ne pas

exister – avant araok - depuis abaoe - toujours atao

et maintenant ha breman

je sais d'L. certaines choses